

## **AVANT-PROPOS SANS HAINE ET SANS COLÈRE**

L'histoire que je vais conter est celle du procès que mon père, avec mon oncle, intenta contre l'État français et la SNCF pour complicité dans la déportation dont ils avaient été victimes. Sans qu'il l'eût voulu, cette action déboucha en France sur un débat majeur à propos de la SNCF sous l'Occupation et de sa participation à la Shoah, et je consacrerai la plus grande partie de ce livre à ce débat.

Il n'est pas facile de se faire historien d'une mésaventure de son propre père. Et, nous le verrons, les historiens officiels se montrèrent particulièrement sévères envers les « fils » dans cette affaire. Le risque de parti pris est évident. L'amour filial peut conduire à prendre pour argent comptant ce qui est devenu « roman familial » et, dans une histoire aussi dramatique, aussi contestée, à épouser aveuglément le point de vue d'un être aimé. Je voudrais dire, avant d'adopter un style plus « objectif », pourquoi l'amour de mon père ne m'a probablement pas aveuglé en cette affaire.

Ces lignes constituent donc, à la lettre, un « avant-propos », où je laisserai parler ma sensibilité pour prendre la mesure de mon éventuel aveuglement. Je le répète : je le pense limité par une absence de haine, et une colère bien assourdie. Dans le corps du livre, je tâcherai au contraire de parler de mes parents et de moi-même (lorsque je me trouverai être

acteur de cette histoire) de manière aussi « objective » que possible

Ma mère fut résistante. Il ne lui est rien arrivé de fâcheux. Mon père et sa famille ne se déclarèrent pas juifs. Ils ne portèrent donc pas l'étoile jaune. Arrêtés sur dénonciation à Pau le 8 mai 1944, alors qu'ils envisageaient de passer en Espagne mais, comme beaucoup, hésitaient à franchir les monts, ils comparurent devant le préfet régional de Toulouse quelques jours après le débarquement de Normandie. Ils furent transférés de Toulouse à Drancy dans les effroyables conditions de tous les déportés juifs, sous l'autorité « technique » de chefs de gare français. À Drancy, ils restèrent trois mois, en butte à l'insensibilité de gendarmes français. Ils furent confrontés par trois fois au terrible Alois Brunner, qui, embarrassé par leurs faux certificats de baptême, hésita longtemps à les classer « déportables ». Quand il s'y décida, l'insurrection parisienne éclatait, les Allemands s'enfuirent, et toute la famille eut la vie sauve. Et c'est tout.

Ainsi, les deux situations les plus héroïques et tragiques de l'histoire récente font partie de mon héritage familial, mais, si j'ose dire, sur le mode mineur. Mes parents sortirent de la guerre gais comme des amoureux de Doisneau. Contrairement à Pierre Goldman, « Juif polonais né en France », dans mon berceau il n'y eut pas de tract ni de mitrailleuse<sup>1</sup>. Mes parents nous élevèrent dans l'ambiance optimiste de l'après-guerre, emportés comme toute la jeunesse de l'époque, des ouvriers aux cadres, dans l'élan de ce qu'on appellerait plus tard les Trente Glorieuses. Un documentaire de Virginie Linhart<sup>2</sup> montre que ce fut

1. Pierre Goldman, *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, Seuil, 1975.

2. Virginie Linhart, *Après les camps, la vie*, film documentaire, Cinétévé/INA 2009.

une attitude largement partagée par la jeunesse rescapée des camps. Ayant renoncé à communiquer aux autres cette abominable expérience (que mes parents n'avaient fait qu'effleurer), les jeunes rescapés, résistants ou déportés raciaux, dévorèrent à belles dents la vie, la fête et l'amour. « *J'étais assez promiscuiteuse* », précise Marceline Loridan<sup>3</sup>...

Même les souvenirs évoqués entre rescapés juifs dans les réunions de famille étaient des souvenirs de victoire : les bons tours faits aux Allemands, jusqu'à l'entrée des chambres à gaz, comme cet ami qui se saisit d'un balai et fit semblant de nettoyer le vestiaire pendant que les autres marchaient vers leur mort. Terrible paradoxe de la survie : les morts ne parlent plus, et ceux qui sont sauvés sont contents. Même les survivants d'un injuste désastre remercient Dieu, comme en Haïti.

Ce n'est qu'après que mûrit le complexe du survivant : « Pourquoi moi et pas les autres ? Pourquoi les autres et pas moi ? » Le premier grand témoin de la Shoah, Primo Levi<sup>4</sup>, immense écrivain, ne trouva pas la paix dans la littérature et finit par se suicider. Je ne sais quand la question revint avec insistance hanter mon père. Mais il est certain qu'à la retraite les fantômes vinrent à sa rencontre. Trois souvenirs le hanterent de plus en plus : le souvenir du train, celui d'un

---

3. Un mot tout de suite sur l'usage des citations entre guillemets dans ce livre (outre les usages habituels des guillemets pour introduire une expression ou inviter à ne pas la prendre au mot). Les citations en italiques sont exactes et respectent la source citée. Les citations en caractères romains sont approximatives (témoignage oral, résumé...). Certains textes officiels ou tirés d'archives sont imprimés dans une graphie et un style spéciaux, d'autres, ouvertement imaginaires, sont imprimés dans un autre style spécial.

4. Primo Levi, *Si c'est un homme*, écrit en 1945-1947, publié en Italie dans l'indifférence générale et traduit en français en 1985 chez Julliard.

gendarme braquant son mousqueton contre un petit enfant à Drancy, et un chargement d'enfants « habillés comme des princes<sup>5</sup> ». Peut-être avez-vous vu mon père à la télévision, interviewé à Drancy, grande carcasse bouleversée coiffée d'une toque d'astrakan, évoquant au bord des larmes ces souvenirs ?

À l'époque, il y avait bien longtemps que je ne vivais plus chez mes parents. Encore une fois, mon enfance ne fut pas hantée par les souvenirs douloureux de la Résistance et de la Déportation. Certes, mes parents évoquaient parfois ces événements dans mon enfance, mais toujours par le biais d'anecdotes amusantes : ma grand-mère à Drancy, voyant les Allemands en fuite et les portes ouvertes, décréta qu'on ne trouverait rien à manger à Paris et, puisque la soupe était prête, autant passer une nuit de plus dans le camp... Ma mère transbahutant des parachutistes anglais entre le Morvan et Paris, cachés au fond d'une camionnette derrière des moutons – et naturellement les moutons s'étaient échappés au beau milieu d'un village, et les Anglais avaient dû courir après les bêtes, devant les bons villageois ébahis... En forçant à peine, l'image qu'ils me donnèrent de leur guerre se rapproche beaucoup plus de *La Grande Vadrouille* et de *La vie est belle* (films cultes pour la famille) que de *L'Armée des ombres* et de *Shoah*.

J'ai donc eu la chance d'hériter du romanesque, de l'espoir, de l'esprit de Résistance et de la joie de vivre, sans connaître la mémoire de la torture ou des

---

5. Voir les vidéos des récits de mon père, interrogé par sa fille Catherine et son gendre le vidéaste Matthias Ott : <http://tele-inter.net/8251/Toulouse.htm> et surtout <http://tele-inter.net/8251/Enfants.htm>. On trouvera un très long témoignage sur le DVD à commander ici : [ProcesDeToulouse@lipietz.net](mailto:ProcesDeToulouse@lipietz.net). Il s'agit d'une interview de mon père pour la Fondation des archives de l'histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah (la fondation de Steven Spielberg).

atroces agonies. J'ajouterai que, dès les années 1950, je pouvais entendre mes parents parler de la construction européenne et de la nécessaire réconciliation avec l'Allemagne, qu'ils acceptaient théoriquement même si le pardon ne s'étendit pas nécessairement aux relations personnelles.

Plus que la haine des nazis et le « naturel » de la Résistance, mes parents m'enseignèrent la honte de la Collaboration. Et, comme tous les Français, ils ne distinguèrent pas d'abord (ou je ne l'entendis pas, enfant) si l'on reprochait aux collaborateurs leur trahison de la nation ou leur adhésion à l'idéologie nazie, au racisme : la collaboration à la Shoah. Comme pour tout le monde, me semble-t-il, la distinction est venue bien plus tard. Bien longtemps après que *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais eut noyé dans la même nuit la déportation des résistants et celle des Juifs, Roms et homosexuels. Il fallut attendre vraiment les années 1980 pour que le diamant noir du crime contre l'humanité fût dégagé de la gangue de la Seconde Guerre mondiale.

Mon père s'indignait de la phrase de Jean-Marie Le Pen : « La Shoah ? un détail *de* la Seconde Guerre mondiale. » Mais, s'il s'indignait du mot « détail », il s'agaçait aussi de la préposition « de ». « Non, disait mon père, ce ne fut pas un détail de la Seconde Guerre mondiale, ce fut *malgré* la Seconde Guerre mondiale. » De Drancy, que les Allemands avaient « mis en auto-gestion », il pouvait observer la difficulté à organiser des convois de déportation, et l'insistance des nazis à les faire partir quand même, détournant vers ce but absurde des moyens matériels qui leur auraient été autrement utiles pour faire la guerre.

Mais des Allemands, il n'en a pas vu beaucoup. Mon père a été dénoncé par des Français, expédié